



Chapitre I

La première tentative théâtrale de Victor Hugo :

Amy Robsart et Cromwell

Le nouveau peintre qui en est encore à ses débuts a peur de ne pas réussir son tableau, il doit d'abord dessiner plusieurs croquis et jeter quelques essais sur ses toiles. Le nouveau dramaturge est comme le nouveau peintre. Il est obligé de faire une première tentative en écrivant une pièce qui peut être bonne, ou médiocre, ou mauvaise. Quelquefois il doit écrire plusieurs pièces avant d'en réussir une qui soit acceptée sur la scène. Le jour où ce dramaturge est sûr de son oeuvre, il la présente aux spectateurs pour juger de son art.

Amy Robsart

Avant d'écrire Cromwell et sa Préface fameuse, Victor Hugo avait déjà fait une première tentative théâtrale en écrivant la pièce d'Amy Robsart. Cette pièce est comme le premier test de sa carrière de dramaturge. L'auteur n'y est pas encore sûr de ses capacités dramatiques.

Amy Robsart nous montre qu'Hugo ne connaissait pas seulement Shakespeare dans la littérature anglaise. Mme Victor Hugo, dans le Victor Hugo raconté, nous dit que son mari a collaboré avec Alexandre Soumet, en 1822, pour tirer une pièce de théâtre de l'admirable roman de Walter Scott, Kenilworth. Mais l'entente ne dura pas longtemps. Ils se trouvèrent d'avis différent sur le mélange du comique et

du tragique. Soumet n'admettait pas ce mélange ; il voulait écarter tout ce qui n'était pas grave et sérieux. Hugo mit en avant l'exemple de Shakespeare. Soumet répondit que Shakespeare n'était bon qu'à lire, ne supportait pas la représentation, que Hamlet et Othello étaient d'ailleurs plutôt des essais sublimes et de belles monstruosité que des chefs-d'oeuvre. Selon Soumet il fallait qu'une pièce choisisse de faire rire ou de faire pleurer. Les deux collaborateurs ne parvinrent pas à s'entendre. Soumet acheva la pièce à sa façon et la fit représenter sous le titre d' Emilia ; Hugo termina aussi la pièce à sa façon sous le nom d' Amy Robsart, mais il ne la présenta pas à la scène car il avait peur de son inexpérience.

Résumé de la pièce

L'histoire d' Amy Robsart ressemble à celle de Walter Scott. C'est l'histoire d'un amour à trois partenaires : la reine Elisabeth I, Leicester et Amy Robsart. La reine est amoureuse de Leicester, mais celui-ci s'éprend d'Amy, l'enlève à son père et l'épouse en secret. Lorsque la reine l'apprend, Leicester est en péril. Son ami, Richard Varney, s'empresse de venir à son aide en prétendant qu'il est le mari d'Amy. Puis il profite de l'occasion pour emmener la jeune femme. La pauvre fille s'enfuit et vient demander l'aide de la reine, en lui affirmant que Richard n'est pas son mari. Leicester a pitié d'elle et avoue toute l'histoire. Mais Amy ne peut supporter l'idée de mettre en danger son mari bien-aimé. Elle change alors

4
d'attitude et admet qu'elle est la femme de Richard. La reine la croit folle et la fait enfermer. Leicester décide de la sauver avec l'aide de Flibbertigibet. Mais profitant du moment où Leicester laisse Amy seule pour retourner chez lui, afin d'y recevoir la visite de la reine, Richard Varney décide d'éliminer Amy et la fait tomber dans un gouffre. Flibbertigibet venge sa maîtresse. Il tue Richard en le précipitant dans le même gouffre.

Le grotesque

Flibbertigibet est un nain. C'est un personnage grotesque. Il porte un costume de diable avec une longue queue et de longues griffes. Ses cheveux sont rouges et en désordre. Il joue le rôle du défenseur de l'héroïne malgré sa petite taille. Ce lutin peut passer partout parce qu'il trouve toujours le chemin secret. Il se vante de pouvoir disparaître même par le trou de la serrure. Ses paroles et ses manières sont toujours comiques. Quand Leicester menace de le faire tuer, Flibbertigibet n'a point peur de cette menace, il continue à le défier d'une manière comique. Amy a pitié de lui. Elle demande grâce pour le lutin. Celui-ci la remercie en disant comiquement :

"C'est cela, défendez-moi, noble dame, il y a une parenté entre nous, je suis fou comme la lune et vous êtes belle comme le soleil."22

Flibbertigibet nous rappelle les "niais" des mélodrames. Son rôle est essentiellement comique. Son nom

lui-même prête à rire. Mais il est aussi le défenseur de la morale. Il empêche Amy de boire le poison, l'aide à s'enfuir de prison et, à la fin, la venge en supprimant les vilains Richard et Alesco qui l'ont tuée.

Amy Robsart contient aussi du comique de situation dans des scènes où le comique et le tragique se côtoient. Le scène où le père d'Amy accuse Leicester d'avoir enlevé sa fille pour en faire sa femme en est un bon exemple. Richard Varney, voulant sauver son ami, se déclare mari d'Amy, à l'insu de Leicester. Ceci prend Leicester au dépourvu. Il ne sait quelle contenance faire, ce qui crée une situation assez comique. De même dans la scène où Amy demande l'aide de la reine pour la sauver du vilain Richard. Elle refuse d'abord d'admettre qu'elle est la femme de Richard en demandant à Leicester de lui apporter l'appui de son témoignage. Leicester a pitié d'elle. Il avoue donc à la reine qu'il est le mari d'Amy. La reine est très en colère et va le punir d'avoir menti. En voyant le danger dans lequel vient de tomber son vrai mari, Amy se dédit et reconnaît qu'elle est la femme de Richard. Ce brusque revirement crée une situation très confuse et jette Richard et Leicester dans un embarras très comique. La reine, qui ne sait plus où est la vérité, croit qu'Amy est devenue folle et la fait enfermer.

Amy Robsart représente le premier essai théâtral d'Hugo, essai qui aboutira à la théorie du théâtre romantique

dans la Préface de Cromwell. Il commence à mélanger le comique et le tragique malgré l'opposition de son collaborateur Soumet. L'emploi du grotesque dans cette pièce est encore gauche. Il va se perfectionner un peu plus tard.

L'auteur a laissé de côté la pièce d'Amy Robsart jusqu'en 1828. Le beau-frère de Victor Hugo, Paul Foucher, qui est tout jeune et fort désireux de se faire un nom, se désole de voir une pièce ainsi abandonnée. Il supplie son beau-frère de lui donner ce drame pour le présenter sous son nom. Hugo, qui a un peu honte de son adaptation, car elle copie de trop près le roman de Walter Scott, la lui abandonne volontiers. A ce moment, il est occupé à achever son Cromwell. Il laisse donc jouer Amy Robsart sans compromettre son nom dans l'épreuve, afin d'expérimenter quelles seront les réactions du public devant ce premier drame romantique dont il va bientôt nous donner les principes dans la Préface de Cromwell.²³

On peut donc regarder la représentation d'Amy Robsart comme une première bataille romantique. Ceux qui sont contre le nouveau drame font un bruit tumultueux dans la salle. L'échec de la pièce est dû à la violence du dénouement et au style trop déclamatoire et affecté. Ce sont là des défauts que Victor Hugo, en 1827, a aperçus lui-même. Il va corriger ces imperfections de jeunesse dans les pièces suivantes.



Cromwell

La seconde tentative théâtrale de Victor Hugo, c'est la pièce de Cromwell, composée en 1826. En écrivant Cromwell, Hugo cherche à appliquer, aussi parfaitement que possible, sa théorie du drame telle qu'elle apparaît dans la Préface de la pièce: il ne faut pas seulement des personnages nobles, mais aussi des bandits, des laquais, des bossus, des courtisanes...etc...telles qu'on en trouve dans la vie ordinaire; il faut écrire des pièces en prose aussi bien qu'en vers; il faut rejeter les unités de temps et de lieu et conserver seulement l'unité d'action; il faut mélanger les genres; en un mot, il faut supprimer les règles du théâtre classique.

Le drame de Cromwell est donc, dit Van Tieghem:

"La démonstration et l'application d'une théorie; c'est pourquoi l'oeuvre est si caractéristique: l'auteur a pu, d'un coup, aller à l'extrême de l'audace et montrer la voie à tous ceux qui n'osaient pas quitter les lisières de la tradition." 24

Fidèle à sa théorie, Hugo n'emprunte pas son sujet à l'antiquité, mais à l'Angleterre de la période du Protecteur. Il va présenter un épisode bien déterminé et très court de la vie de Cromwell: la proposition de la couronne royale faite à Cromwell par le Parlement en 1657, et le refus de celui-ci.

Résumé de la pièce

Le premier acte se passe dans une auberge en ville, où les républicains, les politiques et les chevaliers royalistes se réunissent pour mettre au point le plan du complot

contre Cromwell. Les royalistes ne veulent pas le tuer, mais ils veulent l'enlever après l'avoir endormi à l'aide d'un narcotique. Ils envoient Rochester se déguiser en chapelain pour réaliser cette mission. Quand aux autres partis, ils veulent tuer Cromwell au moment où il acceptera le titre de roi et coiffera la couronne. Juste à ce moment, Richard Cromwell, le fils du Protecteur, entre dans cette réunion sans avoir connaissance du complot que ses amis sont en train de préparer contre son père.

Le deuxième acte se passe chez Cromwell. Le Protecteur est très fatigué par le travail que lui impose la direction de l'Etat mais plus encore par les dissensions à l'intérieur de sa famille. Le ministre Thurloe lui révèle le complot en citant Richard parmi les comploteurs. Lord Willis trahit aussi ses amis, en donnant à Cromwell les noms des républicains conjurés. Grâce à ces deux interventions, Cromwell connaît tous les coupables. Rochester arrive chez Cromwell en costume de chapelain.

Au troisième acte, Cromwell se prépare à présider le conseil du gouvernement. En attendant l'heure, il se distrait avec ses fous. Rochester profite de l'absence de Cromwell pour faire la cour à sa fille, Francis. Cromwell revient au beau milieu de cette scène d'amour. Francis trouve un subterfuge pour sauver la situation, subterfuge qui oblige Rochester à se marier avec la vieille gouvernante. Avant de sortir avec sa vieille femme, Rochester remet la

lettre du complot à la fille de Cromwell au lieu de lui donner sa lettre d'amour.

Alors Cromwell se déguise en simple soldat et s'introduit dans la réunion des conjurés. On amène dans la salle un homme endormi. Tout le monde pense que Rochester a réussi à enlever Cromwell. Richard, qui vient de comprendre que ses amis veulent tuer son père, les supplie d'épargner la vie de Cromwell. Mais alors se passe un coup de théâtre. Les conjurés découvrent que l'homme endormi n'est pas Cromwell mais Rochester. Ils demeurent consternés. Profitant de leur émoi, Cromwell se fait reconnaître et fait arrêter tous les comploteurs.

Dans la salle de Westminster, les ouvriers arrangent le trône. Le deuxième complot aura lieu au moment du couronnement. Cette scène est admirable du point de vue dramatique. Cromwell arrive avec son cortège. Il fait serment de fidélité, puis monte sur le trône, reçoit l'épée, les sceptres et la Bible. Intervient alors un second coup de théâtre. Contrairement à l'attente de tous, Cromwell refuse l'emblème royal. La foule l'acclame joyeusement. De plus Cromwell se montre un chef généreux en pardonnant à tous les conspirateurs. Il achève ainsi de gagner le cœur de son peuple. Seul, le puritain fanatique Carr continue de protester. Il se précipite pour assassiner le Protecteur. La foule s'empare de lui et le tue.



Le grotesque

Hugo a montré l'importance du grotesque dans la Préface de Cromwell : le grotesque est un élément qui permet de conserver sur la scène la vérité de la vie. Voulant donner dans Cromwell une application de sa théorie, Hugo essaie de mêler le grotesque et le comique au sublime et au tragique tout au long de la pièce au point que le grotesque est trop abondant et trop exagéré. On trouve le grotesque dans chacun des cinq actes.

Le début du premier acte est plutôt tragique : on assiste au complot pour assassiner le Protecteur. Mais le comique intervient avec la scène entre Carr et Rochester. Pendant que Carr, le puritain, ne pense qu'au plan du complot qui permettra de se débarrasser du tyran impie, Rochester ne parle que de son amour pour Francis, la fille de Cromwell. Les deux hommes ne peuvent se comprendre naturellement et la conversation prend un tour comique. Ces deux personnages forment un contraste amusant, l'un est sérieux et fanatique, l'autre est léger et rêveur. Finalement Carr se met en colère, mais Rochester reste calme et continue à chercher des rimes pour ses quatrains.

Dans le second acte, le comique intervient dans la scène des ambassadeurs, au moment où l'ambassadeur de Suède présente un coffret en cadeau à Cromwell de la part de sa reine. Whitelocke, pensant qu'il y a un piège dangereux dans ce coffre, conseille à Cromwell de prendre garde.

Mais Cromwell lui demande d'ouvrir lui-même le mystérieux coffret. En entendant cet ordre, Whitelocke est effrayé, parce qu'il est lâche. Devant Cromwell il proclame bravement son dévouement complet. Mais il dit à part :

"Que de courage il faut pour être courtisan !
Quelle perplexité ! la mort ou la disgrâce.-
Ah ! c'est une autre mort !"25

Whitelocke ouvre en tremblant la cassette, craignant une explosion. Mais ce qui est dans le coffre n'est en rien dangereux. Au contraire c'est une couronne de valeur inestimable qu'on offre à Cromwell comme symbole de la royauté. Whitelocke en est quitte pour la peur. Cromwell, malgré son désir de devenir roi, ordonne de fondre la couronne et fait don de l'or à l'hôpital. Ses paroles de blâme pour les ambassadeurs sont ironiques :

"Philippe, Mancini, Torti, Mazarini !
Satan pour intriguer doit prendre un nom en i"26

Après cet intermède comique, la scène reprend un ton sérieux avec le mécontentement de Cromwell. Il est très en colère contre l'ambassadeur d'Espagne qui lui demande la faveur d'un entretien secret et lui offre la Toison-d'Or. Cromwell le chasse en l'accusant de l'insulter et jure de continuer la guerre.

Mais le grotesque reprend bien vite sa place à l'arrivée de la femme de Cromwell. Le grand homme d'Etat, si fier et si arrogant devant les ambassadeurs étrangers, devient brusquement un mari apeuré devant sa femme. Cette scène est

joyeuse et amusante et apporte un élément de détente. C'est toujours comique de voir un mari qui a peur de sa femme. Mais ici la scène est d'autant plus grotesque que Victor Hugo a exagéré le contraste de caractère entre Cromwell et sa femme. Cromwell est un homme autoritaire et cruel, qui n'admet aucune contradiction de la part de ses sujets, et traite de haut les ambassadeurs étrangers. Mais devant sa femme il devient faible. Et pourtant ce n'est qu'une simple bourgeoise, sans éducation, nerveuse et pointilleuse. Elle ne trouve pas de bonheur dans ce palais où les gens du commun rêvent d'habiter. Elle préfère à la vie de la cour une petite maison à la campagne. Pour elle, le palais n'est qu'un sépulcre. Sa manière de parler comme une femme du peuple simple et ignorante est comique dans ce palais. Elle ne comprend pas la langue de la haute société. Quand son mari l'appelle "Milady Votre Altesse", elle ne sait pas que c'est à elle qu'il s'adresse. C'est du haut comique de caractère, mais aussi une satire des nouveaux parvenus.

Puis Rochester paraît de nouveau sur la scène. Il est le type grotesque par excellence de la pièce. Pour remplir sa mission, il se déguise en chapelain sous le nom d'Obededom. Sa première rencontre avec Cromwell est très comique. Cromwell, croyant être seul dans la pièce, pense à haute voix. Soudain, Rochester, qui était caché dans la pièce, sort de sa cachette. Cromwell, surpris, tire son

pistolet et menace de tuer Rochester. Celui-ci a peur et dit à part :

"Diable ! soyons prudents,
Tous ces conspirateurs sont armés jusqu'aux dents !" ²⁷

Après cette présentation, qui sort du protocole ordinaire, Cromwell entreprend de discuter de problèmes théologiques avec le chapelain qui fait montre d'une ignorance complète sur le sujet. Cependant il s'en tire comme il peut par des remarques plaisantes. L'ensemble de la scène est empreint d'un certain humour qui rappelle Shakespeare.

Le souvenir de Shakespeare est encore plus apparent dans le troisième acte, en particulier dans la scène où les fous commentent les événements dramatiques. Il y a là un excellent mélange de sublime et de grotesque, tout à fait conforme à la théorie exposée par Hugo dans la Préface. Les quatre fous jouent un rôle comique et satirique à la fois. Leurs noms, Tricle, Giraff, Gramadoch, Elespuru, sont déjà bizarres et grotesques. Ils s'habillent de façon très drôle. Leurs gestes et leurs paroles sont également grotesques. Ils arrivent en gambadant sur la scène. Chacun chante ironiquement une chanson amusante. Ils critiquent surtout leur maître. Le premier fou chante son origine. Il dit qu'il vient de l'enfer. Satan le prend pour un singe. L'autre se moque de la soumission de Cromwell à sa femme. Les quatre fous émettent des sons bizarres et font des gestes comiques. Toute cette partie rappelle les scènes bouffonnes de Molière.

Cette scène des fous n'a pas seulement pour but de faire rire le public, Hugo s'en sert pour commenter les événements aux spectateurs. Elle est comme un intermède. Puis les fous s'éloignent pour faire place au conseil du gouvernement. Hugo, appliquant méthodiquement sa théorie, a voulu mettre ici une antithèse plaisante entre le grotesque des fous et le sérieux du conseil.

La partie la plus comique et la plus grotesque de la pièce, c'est sans doute la scène où Rochester, déguisé en chapelain, fait une déclaration d'amour à Francis. Il profite de l'absence de Cromwell pour faire la cour à sa fille. Rochester est envoyé par les conspirateurs pour enlever le Protecteur, mais il ne remplit pas sa mission. Au contraire, sans tenir compte de son habit de chapelain, il tombe aux genoux de la jeune fille et lui avoue son amour, C'est une curieuse manière d'agir pour un chapelain. Nous voilà en plein climat grotesque.

Victor Hugo accentue encore le grotesque dans la scène suivante. On tombe dans l'invraisemblable. Cromwell entre brusquement dans la pièce et surprend son chapelain aux genoux de sa fille. Francis, craignant la colère de son père, prétend que le chapelain est en train de lui demander la main de sa vieille gouvernante. A notre grand étonnement, Cromwell la lui accorde volontiers. Rochester se trouve dans une situation qui ne manque pas de piquant : un jeune chevalier galant obligé de se marier à contre-cœur avec une vieille

gouvernante. Il fait une grimace de dégoût, mais il n'a pas d'autre alternative. Ici encore on se croirait dans une comédie de Molière.

Comme nous l'avons vu plus haut, Hugo exagère le caractère comique de ses personnages pour mieux faire ressortir le contraste entre le sublime et le grotesque. La scène entre Rochester et Danu Guggligoy est encore plus grotesque que celle entre Cromwell et sa femme. La vieille gouvernante en effet est une femme à la fois très laide et très ardente à séduire son jeune mari. Elle essaie par tous les moyens de gagner son coeur, le suivant partout en lui disant des mots doux. Rochester est de plus en plus embarrassé. Elle lui reproche sa froideur comme le ferait une jeune femme :

"Quoi ! barbare ! changer nos myrtes en cyprès !
Laisser ta jeune épouse !" 28

Hugo, poussant jusqu'au bout la recherche du grotesque, fait dire à Rochester qu'il ne peut aller dormir avec sa nouvelle épouse parce qu'il a fait voeu de chasteté. Elle est très furieuse et le maudit en pleurant. Cette scène est comique, grotesque et grossière à la fois.

Après ce passage de gros comique, Hugo, qui recherche toujours les contrastes, reprend brusquement le ton sérieux. Cromwell revient avec la lettre du complot et discute de la situation avec son ministre. Puis le comique intervient de nouveau avec l'arrivée de Rochester qui pénètre une nouvelle fois chez Cromwell pour réaliser cette fois la mission dont

il a été chargé par les comploteurs. Il essaie de faire boire à Cromwell le narcotique préparé par ceux-ci en prétendant que c'est une liqueur sacrée bénite de sa propre main. Mais Cromwell soupçonne un piège et ordonne à Rochester de boire le premier. Rochester se sent pris à son propre piège, mais il n'a pas le choix, il lui faut bien exécuter l'ordre de son maître. Alors, après quelques minutes, il tombe et s'endort profondément. Cromwell fait emporter son corps sur le lit préparé pour le tyran par les conspirateurs.

Au début du quatrième acte, le tragique reprend ses droits avec la réunion des conjurés où l'on décide le meurtre de Cromwell. Ce dernier, prévenu qu'on veut le tuer par la lettre que Rochester a remise par inadvertance à sa fille, vient se mêler à la réunion, déguisé en soldat. Personne ne le reconnaît. C'est comique de voir des conspirateurs parler de leur victime sans savoir qu'elle se trouve au milieu d'eux. Cette scène devient encore plus amusante et excitante quand les conspirateurs s'aperçoivent que l'homme qu'ils ont fait enlever n'est pas Cromwell, mais Rochester, lequel avait été chargé de remplir cette mission. Le comportement de Rochester qui est à demi-éveillé, est lui aussi comique. Mais Cromwell se découvre soudainement et les fait tous arrêter. L'échec du complot est commenté d'une façon comique par les fous qui font alors leur entrée sur la scène:

"Le mystère est un oeuf, -écoutez, s'il vous plaît, -29
Qu'il ne faut pas casser si l'on veut un poulet."

Le quatrième acte qui avait commencé dans une atmosphère tragique, se termine sur une note comique.

Le cinquième acte est le moins comique de tous, mais le mélange des genres y est artistique comme chez Shakespeare. La scène comique des ouvriers fait penser à celle des fossoyeurs dans Hamlet, Ces ouvriers ont préparé l'échafaud pour le roi Charles il y a huit ans. Maintenant ils préparent le trône sur lequel on va tuer Cromwell. Tout en travaillant, ils échangent leurs impressions sur les actions de Cromwell et sur son sort. Leur conversation comique fait contraste avec le tragique de la situation. Mais la fin de la pièce est inattendue. Cromwell n'est pas assassiné. Il refuse l'emblème royal et pardonne à tous les conspirateurs.

L'atmosphère tragique dans lequel baigne le début de la pièce avec les préparatifs de régicide n'aboutit finalement pas à la mort de Cromwell mais à celle de Carr. Tout au long des cinq actes, le comique se mêle au tragique et occupe souvent la place la plus importante. Victor Hugo a bien essayé d'être fidèle à sa théorie du mélange des genres, il a bien introduit le grotesque dans son drame, mais il est allé trop loin. Il a donné une trop grande part au grotesque, Nous avons l'impression d'assister non pas à un drame, mais à une comédie.

Cette seconde tentative de Victor Hugo aboutit donc aussi à un échec : trop de contrastes forcés et artificiels, exagération du comique et du grotesque, style trop surchargé,

faiblesse du jeu psychologique. Le drame de Cromwell ne fut jamais représenté. Il n'était pas jouable à cause de sa longueur et de tous les défauts que nous venons de signaler. Le seul intérêt de cette pièce, c'est qu'elle a donné à Victor Hugo l'occasion d'écrire une Préface qui allait devenir le manifeste du théâtre romantique.